



AUTO PORTRAIT

texte :
Édouard Levé



mise en scène :
Guillaume Béguin

SUICIDE

AUTO PORTRAIT/SUICIDE

ÉDOUARD LEVÉ

Compagnie de nuit comme de jour

Mise en scène et adaptation	Guillaume Béguin
Jeu	Véronique Alain Monica Budde Piera Honegger Joël Maillard Jean-François Michelet
Scénographie	Sylvie Kleiber
Lumière et direction technique	Dominique Dardant
Son	Filippo Gonteri
Costumes	Karine Vintache
Maquillage	Sorana Dumitru
Assistanat à la mise en scène	Francine Wohnlich
Stagiaire à la mise en scène	Ludovic Payet
Stagiaire scénographie	Vanessa Gerotto
Training	Cindy Van Acker Tamara Bacci
Photos	Hélène Göhring
Vidéo	Radu Zero
Production	Compagnie de nuit comme de jour
Coproduction	GRÜ / Théâtre du Grütli, Genève Théâtre Arsenic, Lausanne Centre de Culture ABC, La Chaux-de-Fonds
Création	12 janvier 2010, GRÜ / Théâtre du Grütli
Durée	1h45 (<i>Autoportrait</i>) et 1h05 (<i>Suicide</i>)

Les deux spectacles, qui constituent un diptyque, peuvent être vus indépendamment l'un de l'autre.

www.denuitcommejour.ch

Guillaume Béguin adapte au théâtre deux singuliers textes d'un artiste singulier : Édouard Levé, photographe et écrivain suicidé en octobre 2007 à l'âge de 42 ans. Levé écrit *Autoportrait* en 2005 et *Suicide* en 2007. Dans le premier livre, laconique et drôle, il fait l'inventaire de lui-même. Sans effets, sans affects, il empile des phrases qui vont vite. *Je chante faux, donc je ne chante pas. Comme je suis drôle, on me croit heureux. J'espère ne jamais trouver une oreille dans un pré. Je n'aime pas plus les mots qu'un marteau ou une vis.* Dans le deuxième, il rejoue, d'une écriture presque blanche, le suicide d'un ami vingt ans plus tôt. Si les deux titres font autobiographie, ils atteignent aussi à une pleine valeur universelle.



AUTOportrait

Le texte, constitué de plus de mille six cents phrases juxtaposées est un enchaînement sec, sans chevilles ni logiques, de constats de l'auteur sur lui-même : une phrase, un constat. Au lecteur ou au spectateur de conclure ce qu'il veut ou peut de faire la psychologie, la morale ou, plus modestement, d'apprécier les effets comiques nés d'associations surprenantes. La vie entière d'Édouard Levé se trouve dans *Autoportrait*, mais on ne l'y voit pas. Il ne veut surtout pas la reconstruire, faire le malin avec son personnage, légendier un récit. Il se décrit sans amour-propre, en photographe que par ailleurs il est : plaque sensible et mémorielle sur laquelle des souvenirs, des images, des goûts, des attitudes, des réflexes, des sensations, se sont inscrits. Ni plus, ni moins, mais, à chaque phrase, totalement ça : une photo cadrée d'instinct, avec soin, unie aux autres par ce qui semble un hasard, et qui n'est sans

doute qu'une forme aboutie et méticuleuse d'absurdité. Pas de commentaires : un minimum d'expérience et un maximum de désespoir enseignent qu'ils sont toujours de trop. Édouard Levé a écrit *Autoportrait* dans une période de déprime intense, lors d'un voyage aux Etats-Unis. Convaincu qu'il va mourir là-bas, il écrit chaque soir dans sa chambre d'hôtel. « Maintenant, ça me fait sourire, déclare-t-il à Télérama en 2005. J'ai commencé à écrire en me disant qu'il fallait que je laisse vite une trace de moi car il me restait peut-être un mois à vivre. D'où ces phrases décochées comme des flèches ».

EXTRAITS

« Adolescent, je croyais que *La Vie mode d'emploi* m'aiderait à vivre, et *Suicide mode d'emploi* à mourir. J'ai passé trois ans et trois mois à l'étranger. Je préfère regarder sur ma gauche. Un de mes amis jouit dans la trahison. La fin d'un voyage me laisse le même goût triste que la fin d'un roman. J'oublie ce qui me déplait. J'ai peut-être parlé sans le savoir avec quelqu'un qui a tué quelqu'un. Je vais regarder dans les impasses. Ce qu'il y a au bout de la vie ne me fait pas peur. Décrire précisément ma vie me prendrait plus de temps que la vivre. Je me demande si, en vieillissant, je deviendrai réactionnaire. Assis jambes nues sur du skaï, ma peau ne glisse pas, elle crisse. J'ai trompé deux femmes, je leur ai dit, l'une y fut indifférente, l'autre pas. Je plaisante avec la mort. Je ne m'aime pas. Je ne me déteste pas. Je n'oublie pas d'oublier. Il est préférable que je ne lise pas les ouvrages techniques de médecine, en particulier les passages décrivant les symptômes de certaines maladies : je les vois proliférer en moi à mesure que j'en découvre l'existence. »

LE SPECTACLE

Dans un espace constitué de 150 chaises vert turquoise que quadrillent une moquette synthétique orange, comédiens et spectateurs évoluent en toute liberté. Les cinq comédiens (trois femmes et deux hommes, d'âge divers) improvisent une partition physique absurde et ludique, et distillent le texte d'Édouard Levé suivant un ordre et une partition rythmique très précise. Ce faisant, ils dressent le portrait en creux d'un être fragmenté et fragmentaire, qui semble disparaître à force de tant vouloir se dire.

« Immobile parmi ces corps qui se déplacent et diffusent la parole comme des hauts parleurs mouvants, on se sent frôlé, concerné, paradoxalement ému, sans que jamais

la mise en scène ne déploie d'effets spéciaux, de musique, ni d'adresse intrusive. Un rapport invisible, l'introspection en assemblée, se tisse au fil des mots, dans une progression lente et respectueuse de l'intime. Les variations lumineuses sont, elles aussi, imperceptibles comme la respiration des pensées... On le dira sans réserve: à tous niveaux, la forme subtile et homogène de ce travail, sa remarquable pureté, en font un grand moment de jouissance intellectuelle et sensorielle. » *Antoinette Rychner*, « Le Courrier », Genève

« L'effet semble se manifester à la longue, et passer nécessairement par une phase d'agacement ou d'ennui. Similaire à l'hypnose, cette emprise met le spectateur dans un état de réceptivité variable, entre léthargie et hypersensibilité. Variable aussi devient le degré de réflexion : l'absence totale de sens, qui n'est pas le « n'importe quoi » tant redouté, mais l'abolissement farouche et méthodique de tout autoritarisme du sens, s'ouvre sur la validation active de tous les sens. On se sent bien, autorisé à faire siennes toutes ces vanités tressées en collier. D'où l'impression que de l'accumulation du particulier émerge une totalité ; une transcendance, presque, même si l'horizon du suicide qui fonde l'autre texte monté par Guillaume Béguin, ressurgit constamment. » *Julien Lambert*, Scène magazine

SUICIDE

En rendant le manuscrit de *Suicide* à son éditeur trois jours avant de commettre le sien, Édouard Levé met singulièrement sa mort en scène. Le texte s'ouvre sur l'évocation du suicide d'un ami de l'auteur, qu'il commet quinze ans auparavant, en se tirant une balle dans la tête avec son fusil, alors que sa femme l'attend, à l'extérieur de la maison. Lorsqu'elle entend la détonation, elle se précipite à l'intérieur et découvre que son époux a laissé une bande dessinée ouverte devant lui, comme un dernier message. Maladroitement elle renverse la table sur laquelle se trouve la bande dessinée, qui se referme sur elle-même sans qu'elle puisse recevoir ou interpréter ce dernier message. Il en est de même pour nous avec *Suicide*, qui se referme sur son énigme. Dans ce texte, Édouard Levé s'adresse à cet ami, à la deuxième personne du

singulier, évoquant tout d'abord quelques souvenirs, puis racontant des épisodes plus longs de sa vie, avec davantage de détails. Mais la question du double et de l'identité est au centre de l'oeuvre d'Édouard Levé : peu à peu, et sans qu'on en soit vraiment sûr, il semble que ce « tu » devienne un « je ». Ainsi l'auteur semble s'adresser à lui-même, son suicide une fois accompli. Contemplant sa propre mort, il tente de s'approprier ce qu'il est impossible de faire : les effets de son suicide sur son entourage, et comment cette mort transcende ou accomplit sa vie.

EXTRAIT

« Tu lisais des dictionnaires comme d'autres lisent des romans. Chaque entrée est un personnage, disais-tu, que l'on peut retrouver dans une autre rubrique. Les actions, multiples, se construisent au fil de la lecture aléatoire. Selon l'ordre, l'histoire change. Un dictionnaire ressemble plus au monde qu'un roman, car le monde n'est pas une suite cohérente d'actions, mais une constellation de choses perçues. On le regarde, des objets sans rapport s'assemblent, et la proximité géographique leur donne un sens. Si les événements se suivent, on croit que c'est une histoire. Mais dans un dictionnaire, le temps n'existe pas : ABC n'est ni plus ni moins chronologique que BCA. Décrire ta vie dans l'ordre serait absurde : je me souviens de toi au hasard. Mon cerveau te ressuscite par détails aléatoires, comme on pioche des billes dans un sac. »

LE SPECTACLE

Invités à s'allonger ou à s'asseoir sur la moquette orange d'Autoportrait vidée de ses chaises, les spectateurs sont plongés dans le noir. Autour d'eux, les cinq acteurs, immobiles, s'échangent les mots de Levé. A peine éclairés, ils semblent flotter. Peu à peu, le spectateur perd la notion de l'espace et ne parvient plus à cerner les contours de celui qui parle, ni de celui à qui s'adresse ce « tu ».

C'est avant tout à une expérience limite qu'est convié le spectateur. Placé dans une situation instable (plus de chaise pour s'asseoir, presque plus de lumière pour observer, plus d'axe pour écouter), il est invité à se laisser aller à un voyage sensoriel et réflexif autour de ses propres contours, de ce qui l'ancre dans le réel de son existence...

NOTE D'INTENTION DU METTEUR EN SCÈNE

Dans son dernier livre, *La barque silencieuse*, Pascal Quignard note : « Tout le langage en nous, n'étant pas de souche, étant volé, est celui d'un menteur. Nous sommes sans noyau. La langue nationale acquise veut dire : tout ce qui nous permet de nous différencier est acquis ». Je repense immédiatement à Levé : « J'aimerais écrire dans une langue qui ne me soit pas propre ». Il écrit cela dans *Autoportrait*. Et, un peu plus tôt : « Je rêve d'une écriture blanche, mais elle n'existe pas ».

Je me demande à mon tour ce que peut être une « mise en scène blanche ». Une mise en scène qui ne serait pas altérée par le passage du temps, une mise en scène qui ne chercherait pas à « faire son intéressante ». Une mise en scène qui n'aurait pas de style. « Il faut faire des choix radicaux », me conseille-t-on souvent : imposer son point de vue, apposer à « sa » mise en scène le sceau de « sa » signature. Mais ce que je cherche ne s'exprime pas, du moins pas à l'aide d'une langue apprise. Ce que je cherche est une forme de secret à moi-même. Ce n'est pas l'expression d'une intériorité à l'aide d'une langue apprise, c'est une traduction. Une traduction « blanche » de ce qui opère en moi quand je lis Levé, une traduction qui s'écrirait avec des lettres (les corps des acteurs), sur une page blanche (un espace et une lumière). Une traduction presque littérale d'une sensation qui n'a jamais réussi jusqu'à présent à s'exprimer. Quignard, encore : « Nous avons commencé comme un secret pour personne, muet, embryonnaire, dans le noir ».

Ce que je cherche, c'est peut-être une mise en scène sans noyau. Ou dont le noyau resterait à jamais incompréhensible, incohérent et informe. Je ne veux pas produire du sens. Je veux aller au-devant de moi, et amener mes acteurs à aller au-devant d'eux-mêmes, comme Levé l'a peut-être fait lui-même en écrivant son *Autoportrait*. Le risque, bien entendu, est de ne trouver personne, tout au bout du compte. C'est-à-dire de découvrir que tout se qui nous concerne, les anecdotes, les souvenirs, les différentes couleurs de notre personnalité, tout cela n'est structuré autour d'aucun noyau identitaire, mais sert seulement à créer une agitation masquant notre absence de colonne vertébrale.

Cela m'intéresse beaucoup. Cela signifie que je dois tout emporter avec moi. Les textes de Levé, bien sûr, mais aussi les corps de mes cinq acteurs, leur humour, leur tension, leur douceur et leur engagement. Leur perte, leur-visage-qui-n'existe-pas, leur salto arrière et leur salto avant. Leurs questions et mes absences de réponse. Je dois prendre tout ça et créer un monde sauvage, un monde qu'on ne reconnaît plus, un monde dont on ne sait peut-être plus les règles. Cela donnera peut-être un chaos, mais le chaos est la seule forme qui ressemble vaguement à ce que nous avons au fond de nous. Toute tentative d'organisation se structure autour d'un centre ou d'une hiérarchie : il y a un début, il y a quelque chose de premier. Or, il n'y a peut-être pas de début. Il n'y a peut-être pas de centre. C'est ce que Levé fait sentir à travers *Autoportrait* et plus tard *Suicide*. Ce qui me permet de dire « je » n'est pas à moi.

Sarah Kane écrivait, à la fin de *4:48 Psychose* : « C'est moi-même que je n'ai jamais rencontrée, dont le visage est scotché au verso de mon esprit ».



BIOGRAPHIES

ÉDOUARD LEVÉ

Né à Neuilly-sur-Seine (F) le 1^{er} janvier 1965, Édouard Levé s'est suicidé le 15 octobre 2007, âgé de 42 ans. Quelques jours avant sa mort, il avait remis à son éditeur, Paul Otchakovsky-Laurens, un manuscrit intitulé *Suicide*.

Édouard Levé était peintre, photographe et écrivain. Il a pratiqué la peinture de 1991 à 1996 puis a cessé de peindre pour se consacrer à la photographie et à l'écriture. Il a exposé dans de nombreuses galeries à Paris, notamment à la Galerie Loevenbruck, et dans toute la France. Il a participé à de nombreuses expositions collectives à Paris, Rome, Helsinki, ... En 2004, il a été lauréat de la Villa Médicis Hors-les-Murs. Son travail photographique a fait l'objet de nombreuses monographies (*Amérique, Fictions, Angoisse, Reconstitutions*). Il est également auteur de quatre livres, publiés aux Éditions P.O.L, et qui ne sont ni des romans, ni des essais, ni de la poésie, ni des récits, mais plus probablement des inventaires, à l'exemple de Perec et de son *Je me souviens*. Ses quatre œuvres littéraires portent les noms de *Œuvres, Journal, Autoportrait* et enfin *Suicide*.

Œuvres est un catalogue d'œuvre d'art dont l'auteur a eu l'idée, mais qu'il n'a pas réalisé. *Journal* est comme son nom l'indique une sorte de journal d'informations, qui contient différents chapitres : « International », « Société », « Economie », et même des programmes TV. Il s'agit de nouvelles que l'auteur a glanées dans la presse et qu'il a réécrites, en prenant soin d'ôter toute référence à des noms de lieux, d'entreprises, de pays ou de personnalités. Privés de leurs référents, les faits ainsi relatés gagnent en violence ou en stupidité ce qu'ils perdent en réalité : par un effet de distanciation, la trivialité des programmes TV, la violence des conflits ou la malhonnêteté des grands patrons et des dirigeants politiques deviennent bien plus criantes.

Le travail photographique d'Édouard Levé s'apparente à ce qu'il a réalisé pour *Journal* : ainsi par exemple, dans *Reconstitutions*, une série de photographies en couleur, il reconstitue des scènes tirées des actualités, des matchs de rugby, et même de films pornographiques, avec des figurants habillés en costumes de ville, aux visages doucement impassibles. En ôtant à la représentation de la réalité les signes que nous reconnaissons en premier lieu, il nous permet paradoxalement de mieux la voir. Ainsi les scènes de rugby ou de pornographie deviennent des ballets abstraits,

les conférences de presse de dirigeants politiques évoquent de mauvaises mises en scène destinées à contrôler l'image et à préserver les intérêts de ceux qui les ont conçues.

Autoportrait et Suicide, s'ils adoptent eux aussi un ton que l'on pourrait qualifier de « froid » (Édouard Levé dit rêver d'une écriture « blanche »), font preuve d'une plus grande ambition et d'une certaine maturité littéraire. L'auteur photographe adopte ici un style extrêmement net, sans affect, d'une grande limpidité. Avec la précision d'un documentariste, une grande dose d'autodérision, mais aussi une certaine angoisse sous-jacente, il parvient à faire le portrait d'un homme dont le dernier acte (se donner la mort) accomplit singulièrement toute l'œuvre.

LA COMPAGNIE DE NUIT COMME DE JOUR

Fondée en 2006, la compagnie de nuit comme de jour a pour vocation d'interroger les limites de la perception, de se frotter aux limites de la représentation, de brouiller les frontières connues entre le rêve et la réalité, entre ce qui se perçoit et ce qui ne se perçoit pas, entre ce qui se conçoit et ce qui ne se conçoit pas.

Dirigée par Guillaume Béguin, la compagnie s'est pour l'instant frottée aux écritures contrastées de Jon Fosse, Evguéni Grichkovets et Édouard Levé. *Matin et soir*, *En même temps*, *Autoportrait et Suicide* ont pour thème commun celui de l'identité de l'individu, de la perte de ses repères, voire de sa propre disparition, dilution ou éparpillement (parce qu'il se dilue dans le "cosmos", parce qu'il ne parvient plus à se situer au milieu de toutes les sensations qui le traversent, ou parce que la somme de tout ce qui le définit ne permet pas encore de lui donner la sensation d'un tout).

GUILLAUME BEGUIN

Né en 1975 à La Chaux-de-Fonds, Guillaume Béguin, diplômé du Conservatoire de Lausanne en 1999, est comédien et metteur en scène. Comédien, il travaille notamment sous la direction de Maya Bösch, Isabelle Pousseur, Jo Boegli, Walter Manfrè, Andrea Novicov et Claudia Bosse, au Théâtre du Grütli, à la Grange de Dorigny, à la Comédie de Genève, au Théâtre 2.21 Lausanne, au Théâtre National de Belgique, etc. Il codirige le Collectif Iter, avec lequel il crée *La Confession*, *Le Voyage*,

Les Voix humaines et *Les prétendants* (conception et mise en scène, décembre 2008). Il est également fondateur de la Compagnie de nuit comme de jour en 2006, qui développe un travail de recherche autour de l'invisible et de l'indicible. Première étape, *Matin et soir*, un roman de l'auteur norvégien Jon Fosse, a été porté à la scène au Théâtre 2.21 en mai 2007. Avant de poursuivre l'immersion dans l'univers de Jon Fosse, la Compagnie de nuit comme de jour a fait une intrusion dans l'univers accidenté, burlesque et troublant de l'auteur russe Evguéni Grichkovets, avec la création de *En même temps* au Théâtre ABC à La Chaux-de-Fonds en mars 2009 (tournée en Suisse Romande).

En janvier 2011, Guillaume Béguin mettra en scène *La Ville* de Martin Crimp, au Théâtre du Grütli à Genève et à l'Arsenic à Lausanne.

SYLVIE KLEIBER (scénographie)

Architecte diplômée en 1991 de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), Sylvie Kleiber s'intéresse à la scénographie d'exposition et à la scénographie de spectacle. Elle a travaillé comme architecte-scénographe pour la construction ou la rénovation de plusieurs salles de spectacle, en collaboration notamment avec l'ingénieur scénique Alexandre Forissier (à Grandson, Moutier et à Plan-les-Ouates). Côté spectacle, elle a longuement travaillé comme assistante du scénographe Jacques Gabel à Paris (sur des projets d'Alain Françon, de Joël Jouanneau, de Philippe van Kessel,...). En Suisse, elle a mené une collaboration de dix ans avec Simone Audemars, réalisé des décors pour Robert Bouvier (*Peepshow dans les Alpes*, 1998), Geneviève Pasquier (*A ma Personnalité*, 2004 et *I Remember*, 2006), Yan Duyvendak (*Side Effects*, 2004) et Gilles Jobin (*Steak House*, 2005). Elle a récemment conçu les scénographies de projets d'Andrea Novicov, de Yan Duyvendak et pour la compagnie sturmfrei, dirigée par Maya Bösch.

Autoportrait/Suicide a été créé grâce au soutien de la République et Canton de Genève, de la Ville de Lausanne, du Canton de Vaud, de la Loterie Romande, de ProHelvetia, de la Fondation Dr. René Liechti, de la Ville de La Chaux-de-Fonds, du Canton de Neuchâtel et de la BCN Fondation culturelle. *Autoportrait / Suicide* bénéficie de la promotion du Pour-cent culturel Migros

Contact **Guillaume Béguin**
tél +41 (0)78 608 57 39
guillaume@denuitcommejour.ch

Adresse **Compagnie de nuit comme de jour**
8 rue Cheneau-de-Bourg
CH 1003 Lausanne